

## Article

---

« Théologie catholique et discours idéologique »

Jacques Doyon

*Laval théologique et philosophique*, vol. 34, n° 2, 1978, p. 179-195.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/705667ar>

DOI: 10.7202/705667ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

# THÉOLOGIE CATHOLIQUE ET DISCOURS IDÉOLOGIQUE

Jacques DOYON

Ce titre est lui-même toute une question. Il pose le problème plus général de la relation entre la pensée objective et l'idéologie. C'est là non seulement une recherche théorique, mais une question éminemment concrète, pratique et actuelle. La réflexion critique sur le passé de l'Église de ce point de vue, effectuée récemment avec brio par Monsieur Delumeau dans *Le christianisme a-t-il un avenir*<sup>1</sup>, ou celle plus théorique de Ch. Wackenheim, dans *Christianisme, sans idéologie*<sup>2</sup>, et d'autres dans la même veine, comme par exemple J. Guichard : *Église, luttes de classes et stratégies politiques*<sup>3</sup>, Michel Clévenot : *Approches matérialistes de la Bible*<sup>4</sup>, Maurice Montuclard : *Orthodoxies*<sup>5</sup> montrent bien en le dénonçant le lien qui a existé de tout temps entre le discours théologique officiel de l'Église, et la situation des fabricants de ce discours dans l'échelle sociale et politique, ou les intérêts de l'institution Église, et de la classe dirigeante de cette institution dans le tissu social. De fait, la théologie officielle (orthodoxe) proclamée par l'Église, celle au nom de laquelle la théologie et les comportements non conformes étaient condamnés et exclus, a justifié, au cours de l'histoire de l'Église, les comportements les plus contraires à l'Esprit de l'Évangile (inquisition, guerres de religion, abus de l'excommunication, etc.). D'où cela vient-il ? Pourquoi une discipline (la théologie) qui prétend poursuivre une recherche désintéressée et objective a-t-elle pris cette allure ? Si nous réussissons à éclairer un peu ce problème, nous serons de ce fait un peu prévenus pour le présent et l'avenir contre de tels abus.

Pour progresser avec ordre dans cet immense problème, nous suivrons le plan suivant :

Dans une première partie, nous tâcherons de définir le mieux possible les principaux termes utilisés dans notre travail : Foi, Église, Théologie catholique, idéologie et idéologisation, orthodoxie.

La deuxième partie portera sur le « pourquoi » de l'idéologisation. C'est le point crucial de notre recherche : comment se fait-il, par quel mécanisme et pour

1. Jean DELUMEAU, *Le christianisme a-t-il un avenir ?*, Paris, Hachette, 1977.

2. C. WACKENHEIM, *Christianisme sans idéologie*, Paris, Gallimard, 1974.

3. J. GUICHARD, *Église, luttes de classe et stratégies politiques*, Paris, Cerf, 1972.

4. Michel CLÉVENOT, *Approches matérialistes de la Bible*, Paris, Cerf, 1977.

5. Maurice MONTUCLARD, *Orthodoxies*, Paris, Cerf, 1977.

quel motif la raison s'éloigne-t-elle, délibérément ou pas, de la recherche objective du vrai, pour construire un discours idéologique qui masque la réalité, se substitue à elle, s'absolutise et devient un instrument de pouvoir ?

Dans la troisième partie, nous analyserons brièvement le « mal épistémologique » de l'orthodoxie prise dans le sens de « idéologie devenue stagnante et intolérante ».

Enfin, dans une quatrième et dernière partie, nous suggérerons quelques correctifs à ce danger de l'idéologisation de la foi et de la théologie.

Malgré les titres ambitieux que nous donnons à ce texte et à ses subdivisions, nous sommes très conscients de l'ampleur et de la difficulté énorme du sujet, et nous n'espérons apporter qu'une bien modeste contribution à la solution des problèmes que nous soulevons. Nous souhaitons au moins conduire notre lecteur au vrai cœur des problèmes soulevés, et lui aider un peu à cheminer vers des solutions, par un travail de clarification des termes et d'énoncé d'hypothèses que chacun pourra approfondir à son gré.

#### I. DÉFINITIONS UTILES

La question posée met en relation la *théologie catholique* et le *discours idéologique*. La théologie catholique implique la *foi* et l'*institution ecclésiale*. Le discours idéologique, contrôlé par l'Église, engendre les *orthodoxies*. Ce sont les cinq termes que nous analyserons brièvement : foi chrétienne, théologie catholique, Église, discours idéologique, orthodoxie.

*Foi chrétienne* : Dans la définition de la foi chrétienne, on peut discerner parmi d'autres, deux tendances qui intéressent notre sujet. La plus connue, représentée par la grande scolastique, définit la foi ainsi : assentiment avec cogitation<sup>6</sup>. Elle privilégie l'aspect intellectuel, notionnel de la foi. Croire, c'est accepter des vérités parce qu'on le veut, alors que manque l'évidence. Cette insistance sur l'aspect intellectuel de la foi a eu ses conséquences dans l'histoire de l'Église : l'uniformité de la doctrine est un point fondamental et essentiel, qu'il faut absolument sauvegarder ; les définisseurs de cette doctrine se voient octroyer par le fait même une place et une importance majeure dans la communauté des croyants ; sont sauvés ceux qui connaissent explicitement Jésus-Christ et seulement ceux-là ; il faut faire accepter ces vérités au plus grand nombre possible, par tous les moyens, pour leur salut ; ceux qui rejettent ces vérités doivent être exclus, pourchassés et anéantis ; l'effort missionnaire consiste à enseigner ces vérités, à contrôler l'école, etc. ; il faut exercer une surveillance sévère sur la circulation de la pensée, et en particulier sur le livre ; etc. . .

Un autre courant définit la foi par la «suivance de Jésus »<sup>7</sup>, par le fait d'être disciple, en agissant comme Jésus-Christ. Dans cette veine sont valorisés dans la

6. Cette définition classique est donnée par Thomas d'Aquin dans la *Somme théologique*, I-IIae, q. 2, a. 1.

7. Cette définition est celle proposée, par exemple, par D. Bonhoeffer dans *Le prix de la grâce*. Lire là-dessus l'étude de A. DUMAS, *Une Théologie de la réalité*, Genève, Labor et Fides, 1968, pp. 129-151).

communauté des croyants non les définisseurs de la doctrine, mais les croyants individuels, les prophètes, les saints. On est jugé sur ses œuvres et non sur ce qu'on pense. Donc, on peut être disciple de Jésus sans même le savoir, et sans appartenir explicitement à son Église. En effet, puisque Jésus a été l'homme par excellence, vivre une vie pleinement humaine, ouverte sur les grands idéaux de l'homme, c'est être implicitement, « anonymement » chrétien<sup>8</sup>. Donc il ne faut pas violenter les gens ou les chicaner sur leurs opinions religieuses mais les inviter à aller au bout de leur humanité, dans le respect de la diversité des personnes et des options individuelles.

*La théologie catholique* : La foi définie par sa dimension intellectuelle implique déjà une amorce de théologie<sup>9</sup>, c'est-à-dire une série d'énoncés et de jugements formulés dans les termes d'une culture, qui permettent au croyant de s'approprier le message révélé dans des catégories connues et courantes, et de s'expliquer, approximativement, son appartenance à Jésus-Christ, sa relation à Dieu, aux autres, ceux du dedans et ceux du dehors, au monde, à l'histoire et à l'avenir. Mais, plus complètement, la théologie consiste à mettre en œuvre toutes les ressources du savoir pour intelliger sa foi. Comme cette dernière se définit comme un assentiment libre, sans l'évidence, mais avec « cogitation », la théologie risque toujours de devenir la « rationalisation » d'un choix, donnant à « rationalisation » le sens de mécanisme de défense<sup>10</sup>. Le passage de l'Épître de Pierre souvent cité, comporte la même ambiguïté : « Soyez toujours prêts à donner raison de l'espérance qui est en vous »<sup>11</sup>. On le voit, la ligne de démarcation entre théologie et discours idéologique est ténue, et l'on risque toujours de ne pas la respecter. Les exemples sont nombreux de cas où ce qui était présenté comme pure théologie s'est révélé, après coup, être un simple discours idéologique : par exemple les « justifications » des croisades, de l'Inquisition, des États pontificaux, du régime médiéval qui donnait au pape le pouvoir absolu sur le temporel et le spirituel (Bulle de Boniface VIII) etc. . . Heureusement, la théologie catholique est autre chose que le discours officiel, et il s'est toujours trouvé des voix dissidentes, qui s'inspiraient aux mêmes sources évangéliques pour le contester. Cela aiguise la question : qu'est-ce qui distingue la théologie du discours idéologique ? A quels signes se reconnaissent l'un et l'autre ? Comment faire l'un en se préservant de l'autre ?

Quant à la théologie qui part d'une définition de la foi conçue comme engagement et action libératrice et qui réfléchit de façon critique sur cet engagement, à partir de l'Évangile et de la tradition chrétienne, elle comporte les mêmes dangers. En effet, cette théologie peut aussi tenter de justifier après coup un choix politique ou individuel à priori qu'on ne veut aucunement remettre en question<sup>12</sup>.

8. Cf. K. Rahner, *Écrits théologiques*, Paris, Desclée, 1963, Tome III, pp. 99-101.

9. Celle au moins qui consiste à ébaucher les concepts fondamentaux de la foi dans la *regula fidei*, le symbole baptismal.

10. On peut référer ici à tout exposé de psychologie dynamique (par exemple A. COLETTE, Bruxelles, 1970) ou à un dictionnaire de psychanalyse, comme par exemple celui de RYCROF, Hachette, 1972.

11. 1 Pierre, 3, 15.

12. Cf. H. ASSMANN, *Teologia desde la praxis de la liberación*, Sigueme, Salamanca, 1973, passim.

La théologie devient alors stratégie, ou tactique, pour mobiliser en sa faveur des données généralement acceptées et vénérées dans un milieu, sans avoir la moindre intention de se remettre personnellement en question<sup>13</sup>. Il faut donc chercher à « théologiser » de façon plus désintéressée, ou du moins devenir plus conscient des intérêts qui interviennent dans l'acte théologique, pour ne pas se borner à fabriquer un simple discours idéologique. En tout cas, la théologie catholique, qui est un service ecclésial et qui comporte une référence nécessaire à la foi de l'Église, doit en même temps se prévenir d'une intervention trop grande et trop directe des définisseurs de la foi de l'Église dans le champ de sa recherche et de ses conclusions<sup>14</sup>. Elle doit au contraire, de nécessité vitale, être pratiquée dans la liberté et jouer un rôle critique par rapport à la foi définie, et aux choix concrets des croyants.

*Église* : La foi chrétienne est partagée par un peuple qui en vit, qui la transmet, qui y réfléchit de multiples façons, qui la célèbre : c'est l'Église, peuple des croyants. Le mot Église (assemblée qui résulte de l'élection et de l'alliance de la part de Dieu en Jésus-Christ) a signifié l'assemblée de Jérusalem, puis celles d'Antioche, Corinthe etc, enfin la réunion de ces Églises particulières dans l'entraide et l'appui mutuel, en matière de doctrine et de secours matériels<sup>15</sup>. Plus cette Église s'est structurée et organisée, au plan doctrinal et canonique, plus la pensée théologique a été contrôlée, (censure, excommunication, inquisition) et asservie aux décisions de la hiérarchie, c'est-à-dire des définisseurs officiels de la doctrine. L'Église en est venue à signifier cette seule hiérarchie<sup>16</sup>. Vatican II a commencé une marche inverse vers la liberté de pensée, la libre circulation de cette pensée et la revalorisation de l'Église « peuple de Dieu »<sup>17</sup>. Cela est de nature, évidemment, à limiter les interventions de l'autorité ecclésiastique en théologie et par conséquent à préserver la théologie de devenir un pur instrument du pouvoir.

*Idéologie et discours idéologique* : Le sens que nous donnons à ces termes dans notre travail est celui qui a été élaboré en particulier par Marx<sup>18</sup>, et qu'analyse Mannheim dans *Idéologie et Utopie*<sup>19</sup>. Il s'agit d'un système de pensée au moyen duquel un groupe maintient sa cohésion, s'explique sa situation, et justifie même cette situation, en voilant une partie du réel pour valoriser exclusivement une autre partie de la réalité économique et sociale. L'idéologie énonce le système de valeurs dont vit une société, et qui contribue donc à son maintien et à sa stabilité. Si on va plus profondément, on découvre normalement que dans une société, plusieurs idéologies s'affrontent, mais que l'idéologie dominante, qui s'impose, de gré ou de force, à toute la société, c'est celle de la classe dominante, c'est-à-dire celle qui permet à ceux qui ont le pouvoir et l'argent de maintenir leur

13. Cf. Revue *Concilium*, no 119, en particulier, pp. 27-35.

14. Cf. C. WACKENHEIM, *op. cit.*, passim.

15. Cf. Vatican II, *Constitutions, décrets, déclarations*, Paris, Centurion.

16. C'était la signification courante du terme dans la pensée et le langage des fidèles, avant Vatican II.

17. Cf. *Vatican II*.

18. K. MARX et F. Engels, *Sur la religion*, Paris, Éditions sociales, 1960, pp. 41, 211-266.

19. K. MANNHEIM, *Idéologie et Utopie*, (Trad. Marcel Rivière), Paris, 1956.

position privilégiée. Dans l'Église, il en va de même<sup>20</sup>. Le discours officiel (idéologique) est d'ordinaire celui grâce auquel ceux qui occupent le sommet de la hiérarchie religieuse maintiennent leur position avantageuse. Ainsi, le système de pureté légale donnait une position privilégiée à la caste sacerdotale, au sanhédrin et aux rabbins du temps de Jésus<sup>21</sup>. C'est parce qu'il s'attaquait à cette idéologie et par conséquent à ceux qui en tiraient avantage, au détriment du simple peuple juif, croyant mais écrasé sous le joug de la loi, que Jésus a été écarté, poursuivi et mis à mort par le pouvoir religieux juif<sup>22</sup>. « C'est par jalousie »<sup>23</sup> qu'ils l'éliminèrent par crainte de perdre l'autorité qu'ils détenaient sur le peuple. Dans cette réaction de défense, le pouvoir religieux juif s'est facilement allié au pouvoir politique romain, parce que ces deux pouvoirs, religieux et politiques, se donnent spontanément la main tant au fond ils se ressemblent et ont souvent des intérêts communs. L'idéologie se caractérise, comme pensée, par des simplifications, des extrapolations, de l'enflure verbale<sup>24</sup>. Faute d'examiner attentivement le réel dans sa complexité, et sa mouvance perpétuelle, l'idéologue plane au-dessus du réel; il énonce des idées simples et générales, obtenues par extrapolation après un examen superficiel et incomplet de la réalité; de ces idées simples et générales il tire des conclusions valables pour toutes les situations qui peuvent se présenter, donnant l'illusion d'un savoir certain et universel. Il supplée au manque de preuve par l'assurance et l'enflure de son discours, qui se présente comme la vérité absolue, qui est seule valable, universelle et éternelle<sup>25</sup>.

*Orthodoxie* : Au moment de son apparition, l'idéologie mobilise des énergies autour d'un idéal, et détermine un mouvement historique qui peut avoir des conséquences très heureuses<sup>26</sup> : par exemple le marxisme, à son origine, ou le capitalisme<sup>27</sup>. Mais une fois installée au pouvoir, l'idéologie devient fatalement et rapidement « *orthodoxie* ». De dynamisme positif pour faire avancer l'histoire, elle devient « *crispation agressive* »<sup>28</sup>; elle se fixe, s'arrête dans le temps, n'admet plus la remise en question; elle divise la société de façon manichéenne entre « orthodoxes », c'est-à-dire fidèles adhérents au système de valeurs en place, et « hétérodoxes » ou réactionnaires, qui osent critiquer la pensée officielle, et par conséquent ébranler le pouvoir et mettre en danger ceux qui en sont les bénéficiaires. L'orthodoxie s'énonce en « *doxèmes* »<sup>29</sup>, c'est-à-dire contenus doctrinaux fixés une fois pour toutes, absolument intouchables, qui énoncent l'essentiel de la vérité sur la vie et l'avenir du groupe concerné.

20. Cf. M. CLÉVENOT; J. DELUMEAU; M. MONTUCLARD.

21. Cf. M. CLÉVENOT, *op. cit.*, pp. 51-56, 96-102.

22. *Ibid.*, pp. 130-138.

23. *Mtt.*, 27, 18; *Marc.*, 15-10.

24. Cf. M. MONTUCLARD, *op. cit.*, pp. 27-45.

25. *Ibid.*

26. Cf. J. DELUMEAU, *op. cit.*, pp. 87-115; M. MONTUCLARD, *op. cit.*, pp. 111-112.

27. Dans le Manifeste communiste, par exemple, Marx montre comment le capitalisme a été, à ses origines, un facteur de progrès incontestable. On ne peut qu'admirer les résultats obtenus en Russie, ou en Chine, du moins au point de vue des réalisations matérielles.

28. M. MONTUCLARD, *op. cit.*, pp. 62-76; aussi C. WACKENHEIM.

29. Le mot est une invention de De Conchy, 15.

Voilà quelques définitions sommaires qui nous permettent de poser, de façon encore plus précise, la question du début : pourquoi et comment la théologie (et la foi) dégénère-t-elle en idéologie et en orthodoxie ? Ce sera l'objet de notre deuxième partie.

## II. LE POURQUOI ET LE COMMENT DE L'IDÉOLOGISATION DE LA THÉOLOGIE

Nous nous bornerons à examiner diverses hypothèses vraisemblables et qui se sont toutes vérifiées historiquement.

*1<sup>re</sup> hypothèse* : Michel Clevenot, dans la foulée marxiste, prétend que c'est l'impuissance des premiers chrétiens aux plans économique et politique qui a amené l'idéologisation de leur foi au Christ, les faisant renoncer de plus en plus à la dimension prophétique du message de Jésus, pour se tourner vers le culte du Christ Seigneur ressuscité<sup>30</sup>. Ne pouvant rien changer dans l'ici-bas, ils auraient projeté dans un au-delà illusoire l'essentiel de leur espérance. Marx disait : « La détresse religieuse est, pour une part, l'expression de la détresse réelle, et pour une autre la protestation contre la détresse réelle. La religion est le soupir de la créature opprimée, l'âme d'un monde sans cœur, comme elle est l'esprit de conditions sociales où l'esprit est absent. Elle est l'opium du peuple ».

Cette hypothèse résulte d'une application de la méthode marxiste à l'écriture inspirée. On distingue dans l'évangile les *révélations* des *discours*. Les *révélations* rapportent l'essentiel du message de Jésus, message prophétique qui invite les disciples à contester le système de pureté légale et l'économie marchande qui divise la société en riches et en pauvres, en exploitants et en exploités pour remplacer cela par une religion du cœur et par des relations sociales où prévalent non la valeur d'échange et l'argent, mais la valeur d'usage et le don. Or, l'impuissance des premiers chrétiens dans l'empire romain, aux niveaux économique et politique les a fait se tourner de façon unilatérale et exclusive vers le Seigneur ressuscité et le Royaume à venir, ce qui s'est exprimé dans les *discours* inclus dans les textes sacrés. Sans nier la réalité du Christ ressuscité et du Royaume à venir, l'auteur montre qu'une insistance trop exclusive sur cet aspect de Jésus, risque de désengager le chrétien et de lui faire oublier la « *theologia crucis* » au profit de la « *theologia gloriae* ». On sait, Moltmann nous le rappelle, que Paul a eu à lutter contre des tendances semblables à Corinthe<sup>31</sup>. L'application de la méthode marxiste à l'Écriture, pourvu qu'elle ne devienne pas abusive et exclusive, peut donc être fort éclairante. Et pourquoi ne pourrait-on pas le faire pour tous les autres textes qui émanent de l'Église ?

*2<sup>e</sup> hypothèse* : L'école sociologique de Francfort, représentée par T. Adorno, Else Frenkel-Brunswik, etc<sup>32</sup>, démontre que certains individus ou groupes ont des tendances autoritaires et fascistes, et que l'anti-sémitisme, par exemple, ou l'anti-démocratisme, ou l'ethnocentrisme s'expliquent non pas par

30. M. CLÉVENOT, *op. cit.*, pp. 138-144.

31. J. MOLTSMANN, *Théologie de l'Espérance*, Paris, Cerf, 1970, pp. 165-177.

32. T. W. ADORNO, *The Authoritarian Personality*, 2 vol., New York, Science Éditions, 1964.

des défauts chez les sémites, chez le peuple libre et démocrate, ou chez les immigrés ou les étrangers, mais dans des tendances innées propres à certains individus ou groupes. Des enquêtes précises faites aux États-Unis, ont établi une échelle des tendances autoritaires des individus. Chacun est menacé, dans des circonstances données, de devenir plus ou moins intolérant, fasciste et sadique. Il faut voir par exemple, le film récent : « Un bourgeois tout petit petit » pour constater à quel point ces sentiments peuvent naître et être poussés loin chez l'individu en apparence le plus inoffensif. Appelons cette tendance, le « complexe du pouvoir »<sup>33</sup>.

L'Église n'a-t-elle pas eu ses papes centralisateurs, qui ont trouvé aussi leurs « théologiens », ou qui ont élaboré eux-mêmes leur « théologie » au service du pouvoir ? Combien de chrétiens, naturellement enclins à ce genre de régime, s'y sont soumis allègrement, et ont tout fait pour écarter ceux qui s'en accommodaient moins bien ? La parabole du grand Inquisiteur dans Dostoïevski, qui condamne Jésus pour son attachement à la liberté, illustre bien ce fait<sup>34</sup>. Que serait-il advenu de l'Église, si les grandes voix de Nicolas de Cues<sup>35</sup>, d'Érasme<sup>36</sup> avaient été écoutées au moment de la Renaissance. La triple tentation de Jésus, portant sur le messianisme du pouvoir, à laquelle lui n'a pas succombé, est toujours là, dans l'Église, menaçant et risquant de faire chavirer ceux qui conduisent la barque de Pierre. Heureusement, Vatican II, avec la définition de l'Église comme peuple de Dieu, avec la reconnaissance de la liberté de conscience en matière religieuse, de la diversité des charismes qu'il ne faut pas éteindre, avec la reconnaissance des Église nationales, de leurs justes diversités culturelles, culturelles, théologiques, qui sont une richesse, imprime une direction nouvelle à l'Église, où les abus du pouvoir deviennent beaucoup moins probables. . .

3<sup>e</sup> hypothèse : Paul Tillich approche ce problème d'un point de vue ontologique et anthropologique. Il décrit l'homme, dans la ligne de l'idéalisme allemand, comme assoiffé d'absolu et d'infini. Chacun est en quête de son « ultimate concern »<sup>37</sup>. Le scepticisme sur le sens ultime de la vie est une situation non naturelle et intolérable. L'objet de cet « ultimate concern » est accueilli dans la foi, et l'on est prêt à se sacrifier pour cette foi, comme on en attend son accomplissement plénier et parfait. Une erreur d'orientation sur ce point, comme il est arrivé par exemple à beaucoup d'allemands du temps du nazisme, qui ont absolutisé la race aryenne, entraîne les pires conséquences et l'échec le plus radical. Donc, selon Tillich, et l'idéalisme en général, l'homme assoiffé d'infini est porté à donner une valeur absolue à quelque chose qui donne sens à toute son existence. Il peut être trompé ou se tromper lui-même sur cet absolu, ce qui entraîne les pires conséquences. C'est pourquoi, il faut constamment s'auto-critiquer et remettre en question ce qui se présente comme sens ultime de

33. T. W. ADORNO, *op. cit.*, p. 237.

34. DOSTOÏEWSKI, *Les frères Karamazov*.

35. N. DE CUES, *La paix de la foi*, Sherbrooke, Éditions Paulines, 1977.

36. ERASME DE ROTTERDAM, *Liberté et Unité dans l'Église*, Sherbrooke, Éditions Paulines, 1971.

37. P. TILlich, *Dynamics of Faith*, New York, H. and R., 1957, pp. 1-30.

l'existence. Il faut en particulier distinguer les symboles de l'absolu, et l'absolu lui-même qui transcende toutes ses expressions culturelles et culturelles. Or cela n'est possible que si d'une part, dans l'Église, le principe de la discussion libre, de la contestation est reconnu pratiquement et, si d'autre part, dans l'État, on n'impose pas une seule religion à tous les citoyens, mais on respecte le principe de la séparation de l'Église et de l'État et de la liberté religieuse.

*4<sup>e</sup> hypothèse* : « C'était par jalousie que les grand prêtres avaient livré Jésus » (Marc 15,10). « Pilate savait que c'était par jalousie qu'on avait livré Jésus » (Math 27, 18). L'idéologisation de la religion juive, au point de faire de la loi de pureté un système tyrannique qui amenait chez le peuple juif des sentiments de crainte de la colère de Dieu, de soumission d'esclave aux moindres prescriptions de la loi, de découragement à cause de leurs transgressions inévitables, d'écrasement sous le joug d'une loi omniprésente, d'hypocrisie pour les transgresseurs secrets, de jugements sans pitié sur la conduite d'autrui, cette idéologisation avait été le fait des chefs religieux du peuple, qui avaient vu leur pouvoir augmenter avec celui de la loi<sup>38</sup>. Aussi ces chefs religieux voulaient préserver jalousement leur pouvoir et se devaient donc d'éliminer tout intrus qui voudrait mettre en question le système de pureté légale sur lequel s'appuyait leur autorité absolue sur le peuple. Il s'agit donc des privilèges d'une caste qu'il faut préserver et défendre. Cette raison de nature morale est toujours plus ou moins présente. Derrière l'idéologie dominante, il y a ceux qui profitent plus ou moins de cette idéologie, et qui ont avantage à son maintien. De même que les grands bourgeois ont avantage à ce que soit maintenu le droit de propriété privée des moyens de production dans la société capitaliste, de même les chefs religieux ont avantage à ce que, dans l'institution ecclésiale, on leur accorde le plus de pouvoir possible par un système de centralisation des décisions, et de limite des libertés individuelles. Par exemple la définition de la primauté romaine, au premier concile du Vatican, est sûrement éclairée par le contexte de la montée des démocraties en Europe, contre les monarchies, et de l'unification de l'Italie, au détriment des États pontificaux<sup>39</sup>. Cette définition était sûrement impossible avant le grand schisme avec l'Orient, où le pouvoir romain était équilibré par celui des patriarches orientaux, et en particulier par celui de Constantinople. Autre exemple, l'évolution du messianisme dans l'Ancien Testament s'explique par le contexte historique et politique<sup>40</sup> : du temps des rois, le messie est perçu comme un « Fils de David » roi messianique; au temps de la captivité en Babylonie, où le pouvoir échoit aux prêtres, on imagine un messie Grand-prêtre; au retour d'exil, où le grand-prêtre partage son pouvoir avec Zorobabel, d'ascendance davidique, on parle de deux messies, l'un royal, l'autre sacerdotal. . . En prolongeant cette analyse, on pourrait découvrir que les présentations de Jésus sont aussi influencées par le contexte politique. Les premiers chrétiens persécutés se retrouvent dans Jésus Serviteur-Souffrant et dans le Seigneur à-venir, comme le Fils de l'homme de l'apocalypse, pour rétablir une justice qu'ils sont impuissants à

38. Cf. M. CLÉVENOT, *op. cit.*, pp. 51-56.

39. Revue *Concilium*, no 64.

40. Cf. M. CLÉVENOT, *op. cit.*, pp. 42-56.

installer dans l'immédiat. Plus tard, quand le christianisme devient religion d'État, Jésus est le Seigneur pantocrator, fondement dernier du pouvoir civil et religieux<sup>41</sup>. Cette image se maintient pendant tout le Moyen-Age, et jusqu'à dernièrement, avec la fête du Christ-Roi, qui rappelle de façon un peu nostalgique la période du pouvoir temporel des papes, et de la soumission directe ou indirecte du temporel au spirituel. Cette fête devient quelque peu anachronique à notre époque de séparation du temporel et du spirituel. . . De nos jours, nous retrouvons le Jésus prophète contestataire, qui est mis à mort, victime des beaux idéaux qu'il veut communiquer à ses disciples<sup>42</sup>. De tout temps aussi, on a vu Jésus comme prêtre et victime du sacrifice de l'Alliance nouvelle, fondant ainsi la transcendance du pouvoir sacerdotal. Il ne s'agit pas ici de discréditer toute cette théologie sur le Christ, mais de nous rendre attentifs aux sollicitations idéologiques qui l'ont marquée, et de nous prévenir contre une absolutisation non critique, faisant de telle ou telle christologie une idéologie de justification d'une position de caste dans l'Église et dans le monde. Dans tous les cas analysés, la raison d'être de l'idéologie est d'ordre moral : il s'agit de fonder son pouvoir, de le maintenir, de le défendre jalousement. La raison d'être du discours n'est pas désintéressée et objective, malgré les apparences. Le discours devient un instrument du pouvoir, qui discrédite les autres discours concurrents, et s'impose à tous comme devant être reçu comme le seul discours vrai et explicatif de la réalité. Par le fait même, la réalité des intérêts de la classe favorisée, et des rapports sociaux est voilée par une interprétation officielle et imposée, qui prétend représenter la vérité objective, et l'intérêt général. Cette interprétation devient, comme instrument du pouvoir, une orthodoxie intouchable, unique, intemporelle, universellement valable, capable de solutionner tous les problèmes et de tout prévoir<sup>43</sup>. Elle devient donc une doctrine totalitaire, au service d'un pouvoir totalitaire, auquel les individus doivent obéir de façon aveugle. Voilà l'hypothèse la plus fréquemment avancée pour expliquer l'idéologisation d'une doctrine, et la transformation d'une idéologie en orthodoxie, ces deux termes pris dans le sens indiqué dans notre premier point.

*5<sup>e</sup> hypothèse* : Autre hypothèse, avancée celle-là par Michel Montuclard dans *Orthodoxies* : la triple influence de l'inertie des formules, du besoin de cohésion du groupe, et du pouvoir conservateur des rites : donc réflexe de paresse et de peur<sup>44</sup>. Voyons chacun de ces facteurs séparément.

*Inertie* : les formules qui avaient un sens dynamique au moment où elles sont apparues, parce qu'elles répondaient à une problématique, ont été conservées telles quelles, hors contexte, sans référence à la problématique qui les a fait apparaître, et se sont maintenues par paresse, faute de reprendre le travail de recherche et l'actualisation à partir de nouvelles problématiques. Le passé est survalorisé, au détriment du présent, la tradition reçue au détriment des signes des

41. Lire, par exemple, de N. DE CUES, *La concordance catholique*, Sherbrooke, Éditions Paulines, 1977.

42. C'est la tendance des théologiens de la libération.

43. Cf. M. MONTUCLARD.

44. Cf. M. MONTUCLARD, *op. cit.*, pp. 39-45; J. DELUMEAU, *op. cit.*, p. 45.

temps, sans aucun esprit critique. Pensez ici à certaines formules comme : transsubstantiation, union hypostatique dont le sens a plus ou moins été perdu. C'est donc une certaine paresse qui empêche de reprendre ces questions de façon ouverte et dynamique.

*Besoin de cohésion du groupe* : Ceux qui vivent ensemble ont besoin de fonder leur « convivence » sur des objectifs communs, sur une seule conception de la vie et de l'avenir, sur une échelle de valeurs qu'ils partagent. Avant que cela ne soit explicitement formulé, cela apparaît et se déniche dans les choix collectifs, dans la « loi non écrite », dans les réactions spontanées du groupe face aux aléas de son histoire qui se fait. Une fois que cet « esprit objectif » du groupe a pris ses contours, il se formule dans le folklore, la poésie, la littérature, la mythologie, et la philosophie de ce groupe. Marx écrivait que « la philosophie que nous avons connue jusqu'ici est le complément idéologique d'une société »<sup>45</sup> dont cette société a besoin pour se maintenir. Commencer à ébranler l'idéologie d'un groupe, c'est préparer son bouleversement. Les philosophes révolutionnaires du XVIII<sup>e</sup> siècle ont préparé la révolution française qui a enlevé le pouvoir au roi et aux seigneurs pour le donner aux bourgeois; comme les utopistes socialistes et les communistes du XIX<sup>e</sup> siècle ont préparé les révolutions du XX<sup>e</sup> siècle. De même les théologiens contestataires d'avant Vatican II ont ouvert la voie aux changements introduits par le concile, dans la conception et la pratique de l'Église sur la liberté religieuse, la relation avec les États, l'œcuménisme, etc. . . L'idéologisation de la foi et sa fixation en orthodoxie stagnante et agressive provient donc d'un réflexe d'auto-défense et de peur de la part d'un groupe habitué de fonder sa convivence sur une façon de penser et sur une échelle de valeurs, qui tout à coup devient contestée. De la part de l'Église, ce complexe de repliement sur soi et sur son passé est un manque de confiance à l'Esprit, à l'œuvre dans les signes des temps. Aristote disait que l'habitude de penser d'une façon donnée ligote l'esprit, et le ferme à la vérité<sup>46</sup>.

*Le rite* : Le rite a un pouvoir conservateur. Il répète des formules stéréotypées, des gestes hiératiques supposés reproduire les actes fondateurs : il fait abstraction de la temporalité pour situer dans un espace temps mythique, au-dessus du passé, du présent et de l'avenir; il exprime de façon synthétique une totalité originelle dont tous les instants de la vie concrète ne sont que des participations imparfaites et dégradées. Le temps n'a de valeur que par sa participation à la « geste sacrée »<sup>47</sup>. En un mot, la pensée rituelle implique que ce qui a une valeur absolue, ce n'est pas le temps et l'histoire, et l'engagement dans les aléas de la temporalité mais c'est plutôt ce qui a été dit et fait une fois pour toutes, à quoi il faut se référer entièrement, pour échapper à la banalité et à l'insignifiance du présent et de l'avenir. Le rite conçu ainsi joue donc un rôle évident dans l'idéologisation de la foi, dans sa fixation définitive dans une orthodoxie intouchable, indiscutable, de valeur absolue et éternelle. Pour échapper à cette logique, il faut retrouver une

45. MARX et ENGELS, *op. cit.*, pp. 73-80.

46. *Métaphysique*, L. II, 994 b 31 — 995 a 20.

47. M. ELIADE, *op. cit.*, pp. 54-70.

signification actuelle aux rites, voir dans la célébration une référence non seulement au passé normatif, mais aussi au vécu dans le présent, et laisser place à la créativité dans les célébrations, pour que cette référence au présent devienne plus évidente. Il faut surtout que soit maintenu un juste équilibre entre engagement et célébration et non pas que cet équilibre soit rompu au profit des rites sacrés. . .

Voilà quelques hypothèses pour expliquer l'idéologisation de la foi et de la théologie catholique. Nous ne sommes sûrement pas exhaustifs, et nous n'analysons pas le poids de chacune de ces hypothèses sur les différentes positions théologiques tenues par l'Église à différents moments, parce que ce serait trop long, et très aléatoire. Il nous suffit d'avoir signalé ces hypothèses comme dangers et écueils possibles, afin que chacun soit prévenu en effectuant son travail de théologien, c'est-à-dire de chercheur objectif de la vérité révélée sur Dieu et sur les réalités humaines qui lui sont ordonnées.

Certains motifs de l'idéologisation étant signalés, nous devons maintenant analyser le « mal épistémologique de l'idéologie », c'est-à-dire nous demander en quoi l'idéologie vicie la connaissance du réel objectif. Cela fait, nous pourrions signaler quels sont, selon nous, les moyens à mettre en œuvre pour éviter « l'idéologisation de la théologie ».

### III. LE MAL ÉPISTÉMOLOGIQUE DE L'IDÉOLOGIE

Pour signaler ce que l'idéologie a d'erroné et de contraire à la connaissance objective, et par conséquent de nocif pour l'intelligence, je commencerai par utiliser, avec Clévenot, l'analogie de l'argent, qui lui est très semblable. En second lieu, j'analyserai, avec Montuclard, l'espèce de court-circuit qui est introduit par l'idéologie dans le processus de la connaissance, qui enlève à cette dernière son objectivité. Je signalerai, en passant les conséquences que cela entraîne pour la pensée et pour les individus qui doivent vivre dans un régime où les gens sont soumis à une orthodoxie officielle indiscutable.

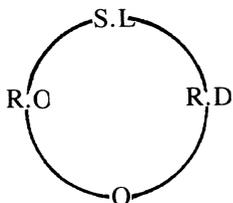
a) *Analogie avec l'argent.* Marx a déjà décrit le processus qui va de l'échange des marchandises selon leur valeur d'usage, au choix d'un élément qui sert uniquement de valeur d'échange, l'or ou l'argent, ou finalement la monnaie de papier<sup>48</sup>. Cette valeur d'échange devient peu à peu, à cause de son pouvoir d'achat universel, la valeur en elle-même, dont toutes les marchandises ne sont que des participations et des reflets. Finalement, tout n'a de valeur que le prix qu'il en coûte pour l'obtenir. Les échanges les plus naturels ne se font plus que sur la base d'un prix à payer en argent, y compris les échanges amoureux entre partenaires. Les détenteurs de cette valeur par excellence, mesure de toutes les valeurs, participent de la Toute-Puissance de l'Argent. Or, l'ironie de cette situation, c'est que l'Argent, valeur reflet, image inventée par les hommes de la valeur d'usage des biens naturels, est devenue, pour le profit de ceux qui ont cet argent, la seule valeur, et le moyen par excellence d'asservir les hommes. La qualité diverse des biens, considérés selon leur valeur d'usage, est remplacée par leur unique valeur mar-

48. K. MARX, *Economic and Philosophie Manuscripts of 1844*, pp. 136-142.

chande, leur prix sur le marché. La diversité des rapports humains est remplacée par les seuls rapports d'échange de produits. De multidimensionnelle, à l'image de l'homme naturel, la société devient unidimensionnelle<sup>49</sup>, société marchande, productrice et consommatrice de produits achetés et payés, sur laquelle règne l'économie et ses lois absolues, l'Argent et le profit, comme Dieu et normes suprêmes de l'économie. L'homme naturel est remplacé par un homme unidimensionnel, fabriqué, rouage de l'économie et de son Dieu.

Or l'idéologie ressemble à l'argent. Dans l'échange de leurs pensées, les hommes utilisent le discours, qui n'est qu'un reflet de la pensée et de la réalité objective. Sa valeur essentielle, c'est de représenter le réel, et la pensée, auxquels ils réfèrent. Mais si le discours se détache du réel et devient une réalité absolue, de valeur-reflet, représentant le réel, il devient une valeur en soi, énoncée et reçue pour elle-même. Tout comme l'argent, valeur d'échange, devient dans certaines circonstances, synonyme de Valeur absolue et mesure de toutes les valeurs, de même le discours officiel devient, dans certaines circonstances le Discours en soi, norme de tous les discours et de la réalité tout entière. Ceux qui énoncent ce discours imposent à la collectivité leur façon de voir, hors de toute discussion libre, comme s'ils détenaient dans leurs formules la Vérité absolue, définitive, éternelle, apte à solutionner tous les problèmes et à faire face à toutes les situations. Les autres discours sont discrédités et éliminés, parce qu'ils n'ont aucune valeur, et ébranlent l'unique valeur absolue qui peut procurer à la collectivité son bonheur. L'enflure même des formules indique la prépondérance de ce discours et son caractère absolu et indiscutable.

b) *Vice dans le processus de la connaissance*. Avec Montuclard<sup>50</sup> et Foucault, on peut représenter le processus de la connaissance au moyen du cercle suivant :



S.L. : Sujet-locuteur  
 R.O. : Représentation de l'objet  
 R.D. : Représentation dédoublée  
 O : Objet

Dans le processus normal, le discours transmis (R.D.) par celui qui parle (S.L.) représente la pensée (R.O.) qui elle-même doit se référer à la réalité objective (O.) autant que possible. Comme cette réalité est plus ou moins mouvante et difficile à cerner parfaitement, c'est au moyen d'approximations plus ou moins conjecturales que le sujet locuteur arrive à se la représenter au moyen de catégories tributaires d'une culture, et d'une foule de facteurs plus ou moins conscients. C'est pourquoi la recherche de la vérité doit se faire avec le plus de méthode et d'objectivité possible,

49. Cf. H. MARCUSE, *L'homme unidimensionnel*, Paris, Minuit, 1968.

50. M. MONTUCLARD, *op. cit.*, pp. 93-95.

pour que les facteurs subjectifs jouent le moins possible. On pourrait prétendre que le discours est d'autant plus vrai que les facteurs subjectifs jouent moins et que au contraire le discours le moins objectif est celui où jouent davantage les facteurs subjectifs, jusqu'à voiler entièrement l'objet. La parfaite objectivité est bien entendu un idéal, une utopie utile, impossible à atteindre pratiquement.

Or le discours idéologique est celui où, par définition, les facteurs subjectifs sont les plus déterminants. Il est obtenu à la suite d'une observation globale et superficielle des questions posées, au moyen de simplifications et d'extrapolations plus ou moins aprioriques, si bien que deux éléments essentiels du processus normal de la connaissance sont escamotés : l'objet (O) et la représentation de l'objet (R.O.), restent seulement le sujet locuteur (S.L.) et le discours (R.D.) qui ne mérite plus le nom de représentation puisqu'il se tient sur lui-même, devient un absolu, un tissu de slogans, de mots plus ou moins creux, de formules fixées une fois pour toutes, que tous doivent accepter sans les comprendre, ou en les interprétant dans un sens simpliste et univoque imposé par l'autorité. Le « medium devient le message », pour citer McLuhan et il existe de fait une grande analogie entre la toute puissance des moyens de communication et les idéologies. Bien plus, les orthodoxies s'imposent avec un pouvoir décuplé sans que leurs auteurs n'aient à exercer de violence ouverte et manifeste sur les consciences, grâce aux moyens de communication sociale. Que peuvent les gens contre une concertation de moyens entre les mains du pouvoir : journaux, radio et T.V., affiches, etc. . .

Il n'est pas étonnant qu'un tel discours, stagnant et insignifiant, entraîne des conséquences négatives chez ceux qui s'y soumettent sans le critiquer. De Conchy a démontré que l'orthodoxie est mortelle pour la pensée créatrice, et pour la pensée tout court<sup>51</sup>. De plus le sujet se dépersonnalise, pour autant qu'il renonce à son droit de dissidence, qu'il fait taire en lui la pensée critique, et la créativité, en s'asservissant ou en se laissant asservir à un système totalitaire. Le sujet devient objet : de personne, il devient moyen entre les mains des détenteurs du pouvoir pour la poursuite de leurs fins. La convivence n'a plus pour but l'affirmation, la défense, l'exercice des droits et des libertés des personnes et des groupes, en s'appuyant sur la vérité, la liberté, la tolérance<sup>52</sup>, mais elle a pour but les prétendus intérêts collectifs définis par les détenteurs du pouvoir, qui s'appuient sur l'intolérance, la délation, la force, etc. . .

Autre conséquence : la mort de la polyvalence des mots, des symboles et de la poésie<sup>53</sup>. Quand tous pensent la même chose, c'est le signe qu'un seul pense pour tous, et que tous ou se taisent ou répètent le discours officiel. Rien de neuf n'apparaît. Les mots et les symboles sont transmis, avec leur signification officielle, par les définisseurs qui s'arrogent seuls le pouvoir de comprendre et d'interpréter le réel. A ce point de vue, Montuclard ne se fait pas de scrupules de

51. D. CONCHY, *L'orthodoxie religieuse*, Paris, Éditions ouvrières, 1971.

52. JEAN XXIII, *Pacem in Terris*.

53. Cf. M. MONTUCLARD, *op. cit.*, pp. 97-106.

comparer l'Église avec certains régimes totalitaires<sup>54</sup>, et les ressemblances n'ont pas manqué avant le déblocage de Vatican II, qui ne se voulait pas un concile dogmatique, mais pastoral. Dans ce déblocage, le concile a restitué aux mots leur polyvalence, et a fait appel à la créativité : par exemple, le mot *Église* a retrouvé ses sens très riches hérités de la Tradition la plus ancienne : les Églises locales, le peuple de Dieu; le mot liturgie, son sens d'action du peuple chrétien en train de célébrer, avec l'utilisation des langues modernes et un appel à la créativité; la liberté religieuse a été enfin reconnue de même que la relative autonomie des Églises locales en matière liturgique, canonique et même théologique. . . Ces principes et d'autres de même nature porteront sûrement des fruits avec le temps, la réflexion et la pratique chrétiennes.

Le mal épistémologique de l'idéologisation de la foi, et de sa fixation en orthodoxie, consiste donc essentiellement dans le fait d'avoir absolutisé dans des formules la Révélation de Dieu en Jésus-Christ, et par conséquent de s'être coupé non seulement de cette Révélation elle-même, mais aussi de la modernité et des signes des temps. Ces formules, ce sont, concrètement;

1° la structure monarchique et extrêmement centralisée de l'Église, héritée en grande partie de l'empire romain;

2° les dogmes définis dans les siècles passés, dans des formules devenues abscondes et incompréhensibles;

3° un droit canon et une casuistique aussi lourds à porter que l'ancien code sacerdotal de pureté avec lequel Jésus a été aux prises. Le moyen est devenu fin, la formule, fétiche, la valeur d'échange, Valeur absolue. La tâche perpétuelle de la théologie ne consiste-t-elle pas essentiellement à lutter contre toute idolâtrie, et plus particulièrement contre celle qui tend à se développer dans le champ même de la foi chrétienne ?

#### IV. CORRECTIFS AU DANGER D'IDÉOLOGISATION DE LA FOI CHRÉTIENNE.

Il nous reste donc, en terminant, à suggérer des pistes qui sont de nature à nous mettre en garde, comme théologiens, contre ce mal épistémologique de l'idéologisation de la foi chrétienne. Ces pistes sont évidentes, après ce que nous avons dit dans les deux parties précédentes. C'est pourquoi cette partie sera une simple reprise rapide de ce qui précède et se bornera à énoncer ces pistes sans longue élaboration. Nous en signalons six, sans prétendre être exhaustif.

1° Tout d'abord, ne pas se laisser éblouir par le clinquant des formules, par le discours devenu Valeur absolue, orthodoxie intouchable; mais se faire questionneurs, pratiquer l'ironie socratique, feindre l'ignorance, obliger les tenants du discours absolutisé à s'expliquer, à restituer aux mots leur valeur d'usage, à rompre le court-circuit qui va du sujet locuteur à la parole proférée, pour les amener à retrouver la valeur de signification et de représentation des mots et leur référence aux objets signifiés.

---

54. *Ibid.*, pp. 106-111.

2° En particulier, ne pas se laisser enfermer dans l'univocité du discours idéologique, univocité obtenue, on l'a vu, par simplification et par extrapolation : donc reconnaître aux mots leur polyvalence, leur valeur analogique, qui leur permet de signifier la complexité du réel. Par exemple, Vatican II n'a pas défini l'Église de façon univoque comme la société parfaite hiérarchique, tout entière soumise à l'autorité pontificale romaine (Vatican I), mais il a retrouvé la riche polyvalence de ce terme, présente dans l'Écriture et la Tradition primitive : Églises particulières, communion des Églises particulières, peuple de Dieu. Ce travail de libération de la pensée, qui a des conséquences évidentes dans la vie pratique, peut être repris pour beaucoup d'autres termes : sacrements, liturgie, Jésus-Christ, cuménisme, magistère, autorité, charismes, etc. . .

3° On ne doit pas oublier la critique marxiste de l'idéologie, qui nous rend attentifs aux intérêts qui sont en cause et que les discours sont destinés à protéger en les voilant sous les dehors de l'objectivité. L'idéologie est une production, et il faut voir de près si son producteur ne l'a pas fabriquée pour défendre ses intérêts, et pour faire croire à ses auditeurs que l'intérêt du producteur coïncide avec l'intérêt général, et avec la vérité absolue. Une méthode pour effectuer cette critique pourrait consister à manifester les solidarités réelles du locuteur, au-delà de l'apparente objectivité et innocence de son discours. Pensez par exemple aux alliances plus ou moins explicites de Rome avec les monarchies européennes ou les partis monarchiques après la montée des démocraties européennes. Cette critique matérialiste du discours officiel, de l'orthodoxie, et des théologies doit toujours être effectuée de façon vigoureuse et l'expérience montre qu'elle est très éclairante dans beaucoup de cas, comme on l'a montré plus haut, dans la deuxième partie.

4° Autre piste, empruntée aussi à Vatican II : reconnaître pleinement la liberté de conscience en matière religieuse, et par conséquent la liberté de la recherche en théologie, la diversité des théologies, la richesse contenue dans cette diversité sans dommage pour l'authenticité chrétienne. Dans la même ligne, reconnaître la nécessité de la critique de la pensée officielle dans de justes limites, qui ne vont pas jusqu'au rejet pur et simple des données fondamentales de la foi.

5° Autre direction : ne pas survaloriser la dimension intellectuelle de la foi, au détriment de la relation interpersonnelle avec Dieu révélé en Jésus-Christ (je crois en Toi), et de l'engagement (Viens et suis-moi. . .) et de la suivance de Jésus pour construire le Royaume de Dieu<sup>55</sup>. Et dans ce dernier cas, ne pas donner non plus à la suivance de Jésus et au « Royaume » un sens étroitement univoque, comme on fait par exemple les utopistes et socialistes chrétiens du XIX<sup>e</sup> siècle, ou comme tentent de faire certains partisans de la théologie de la libération ou certains chrétiens pour le marxisme<sup>56</sup>.

6° De façon plus radicale : revaloriser l'intériorité du sujet, qui ne fait que balbutier une expérience ineffable de l'Absolu personnel, éprouvée au-delà de toute parole, dans le silence d'une contemplation qui s'apparente plus au toucher

55. Cf. C. WACKENHEIM, *op. cit.*, pp. 109-124.

56. Cf. Revue *Concilium*, no 93; H. ASSMANN.

qu'au voir<sup>57</sup>. Ceux qui ont fait cette expérience ne se chicanent plus sur les mots, dont ils éprouvent la vacuité et la fatuité.

#### CONCLUSIONS

Ces correctifs, esquissés seulement ici, montrent bien comment le théologien doit être le modeste artisan d'un discours indispensable mais périlleux. S'il veut effectuer son travail avec le plus de chance possible de rejoindre une certaine objectivité, il doit non seulement défendre jalousement sa liberté, pour ne pas devenir un instrument du pouvoir, mais surtout s'exposer à la critique, à la contestation, à la dialectique d'un discours différent, voire opposé au sien. En regard de la Vérité absolue, mais ineffable, nos discours ne sont que des approximations conjecturales, qui doivent être pratiqués dans un climat de tolérance, de respect mutuel et de discussion libre<sup>58</sup>. D'ailleurs nul n'a le droit de s'imposer à la conscience d'autrui au non d'une orthodoxie infaillible. La conscience de chacun est un sanctuaire inviolable, même en matière dogmatique. La prétention à l'objectivité, face à la conscience individuelle, s'est révélée dans tant de cas n'être qu'un prétexte pour imposer à autrui sa propre vision des choses, étroite et subjective, que l'on peut difficilement s'y fier. La dialectique vigoureuse des opinions adverses est plus féconde. Tout ce qu'il est permis de faire, c'est donc de proposer une doctrine, d'éveiller à des valeurs, de mettre en question des préjugés et des comportements répandus, et de se faire ainsi l'écho imparfait et plus ou moins déformé de celui qui se révèle au coeur plus qu'à la pensée du croyant.

Jusqu'ici, dans cet exposé, nous avons surtout dit ce que la théologie n'est pas, en signalant le danger multiforme de l'idéologisation de la foi. Il resterait à parler de façon plus positive, en revenant vers la tâche de la théologie, qui est d'intelliger la foi, et d'intervenir, par ce moyen, dans le dialogue foi-culture, en vue de la transformation du monde en Royaume de Dieu, par le moyen de l'Eglise, c'est-à-dire du peuple de Dieu, « sacrement de l'unité du genre humain, et de son union intime avec Dieu »<sup>59</sup>. Or cette transformation est déjà là, en train de s'opérer, de façon secrète, mais non moins réelle. Et les moments où selon les apparences nous croyons être plongés dans les ténèbres et la désespérance de la mort de Dieu et de son Christ, dans une civilisation de plus en plus sécularisée, technicienne et inhumaine, sont peut-être les moments qui nous rapprochent le plus de la résurrection<sup>60</sup>. Car la réalité qui doit nourrir notre réflexion est une réalité pleine de promesses, non pas vouée à stagner pour être finalement évacuée, mais réalité qui est en train de se faire, et dont nous n'entrevoions que l'aurore. « Le Royaume de Dieu est un grain tout petit, qui semble pourrir en terre, mais qui deviendra un grand arbre ». Avec Vahanian,<sup>61</sup> Wackenheim, après Moltmann, il faut s'efforcer de « penser les choses eschatologiquement », et

57. Cf. C. WACKENHEIM, *op. cit.*, pp. 109-120; M. MONTUCLARD, *op. cit.*, pp. 145-152.

58. Cf. N. DE CUES; VATICAN II, *Décret sur la liberté religieuse*.

59. VATICAN II, *op. cit.*, p. 13.

60. D. DOUBKO, *L'Espérance qui est en nous*, Paris, Seuil, 1976, en particulier pp. 177-216.

61. G. VAHANIAN, *Dieu et l'Utopie*, Paris, Cerf, 1977.

tâcher de discerner dans le présent, et ses utopies, l'annonce et le commencement de l'avenir et des promesses de Dieu qui concernent ce monde-ci. La foi et l'espérance chrétienne concernent l'humanisation de l'homme et de la nature, et non le nirvana; le royaume de Dieu et non le salut de l'homme. En particulier, les progrès techniques, la socialisation, malgré leurs aspects négatifs, qu'il faut critiquer, sont des phénomènes positifs dans la voie de cette humanisation de la vie, qui comportent beaucoup d'analogies avec l'avenir chrétien de l'homme, phénomènes eux-mêmes qui doivent beaucoup au christianisme. Comme tels, ils doivent être intégrés dans une théologie renouvelée, lui fournissant sa base anthropologique et culturelle indispensable à son renouvellement et son actualisation. Mais cela mériterait une autre étude, qui déborde le cadre de notre exposé.